

JACQUELINE CHÉNIEUX

Pertes sans fracas

L'enfant est pénétrée par l'automne et sa chaleur. On l'a déposée sur une chaise-longue, ou bien une simple chaise, mais vaste comme un radeau. Les noisetiers, tout à côté, s'enveloppent d'ombre; leur berceau froid et bleu, leur ventre humide, l'air impalpable comme la pruine d'un fruit, et qu'on a envie de balayer de la main pour le rendre transparent, tout cela sent bon le moisi d'une table de jardin. La lisière chaude du soleil sépare l'enfant de cette conque fraîche, et les feuilles au-dessus de sa tête luisent durement comme jamais. Les bras qui l'ont posée se sont éloignés, la terre est proche, où brille un caillou — deux, trois, tout près de ce coup de ciseau que le soleil ouvre dans la brume. L'enfant tend la main. Elle crie. A-t-elle crié? Elle appelle. A-t-elle parlé? C'est le silence, c'est longtemps le silence d'être à terre, muscles tendus et impuissants. Concentrée en elle-même, elle rencontre, face à face, seule, cette coupure en elle entre volonté et pouvoir. Cela ne fait pas mal. Cela n'est pas bon. Cela est. Et c'est bien une rencontre, d'un lieu qui n'est personne, et pas même soi. D'un autre qui n'est personne. Ce n'est rien, et cela brûle. L'enfant est plus dure que la terre sur laquelle elle gît, et que le caillou brillant désormais dans sa main.

Tout ce que je sais perdre au fil des jours, et la litanie de ces pertes, me grise sournoisement. Perdre est un luxe que peu de gens, je m'en flatte, savent cultiver. Perdre la face, qui le sait? Quel joyeux allègement de bagages que de procéder à de menues pertes quotidiennes! Un billet de transport jeté en

voyage par la fenêtre, pour faire de la place dans la valise, voilà la liberté. Un billet de banque encombrant, glissé dans une enveloppe, un jour d'anniversaire, qu'en faire donc, si ce n'est le froisser sans s'en apercevoir. Et ces notices savantes qu'on m'a chipées? «Mais prenez donc aussi les photocopies du manuscrit qu'on m'a confié». N'allez pas penser qu'on me vole. On ne cambriole pas une maison grande ouverte, un sac à mains exhibé sur la table, une poche béante. Non, c'est moi qui jette. Mais voilà: je ne sais pas quand. Minute d'éblouissement, de ravissement, qui ne laisse pas de traces dans la mémoire.

Il y a peu, j'ai cru quelque chose d'indéfinissable: c'était comme s'il me fallait mener à bien l'exercice spirituel de vivre sans toi, de tout te perdre. Une exaltation sacrificielle suspecte m'avait saisie. Or voilà qu'au lieu de te dissiper et de te laisser oublier, voilà que tu es devenu méfiant, soupçonneux, presque méchant. Au lieu de t'absenter en douce, pendant un instant où de mon côté je laisse s'exercer en moi la discontinuité de toute chose, tu résistes et soudain, ton absence devient une chose, et cruelle. L'absence d'un objet est une énigme, elle, car rien, vraiment rien ne me le désigne comme manquant. Comment croire que ces billets de banque me manquent? Il suffirait de chercher un peu plus, dans l'amoncellement de papiers que je préserve exprès alentour de mes tables de travail, source toujours renouvelée de découvertes, de souvenirs, de regrets, et de vifs plaisirs. D'ailleurs, la seule fois que j'ai «déclaré» une perte, sur un papier administratif, dans un bureau plein d'hommes et de femmes en uniforme (c'était une carte d'identité), il a suffi qu'elle soit établie pour que je retrouve la première. Depuis, j'ai deux cartes, parfaitement identiques.

«J'ai tout perdu en 1933», disais-tu parfois, sans amertume, toi, l'aïeule aimée, qui m'aimait. Aurais-je voulu, t'ayant perdue, ne cesser de perdre par fidélité à ta mémoire? Je perds à petits pas, si peu et si secrètement que personne ne s'en aperçoit. Moi non plus, de la sorte.

Finalement, deux situations et elles seules sont propres à susciter l'effroi: celle qui touche aux objets en trop, et celle

qui met en scène des objets qui ne sont pas vraiment des objets. Des seconds je ne parlerai pas. Comment parler de la voix aimée, prisonnière d'une bande magnétique, et soudain perdue? Parler d'un bijou qui *est* ma mère, ma grand-mère? Si je vous perds, toutes deux, toutes trois, c'est moi qui perds le goût d'être moi-même.

Mais l'objet en trop! De celui-ci, je veux parler. Il y a quelque temps, notre jeune cousin est venu nous voir, désarmé. Il a dîné avec nous, non sans casser un verre du plus beau service, il est reparti non sans s'être étendu sur ses déboires conjugaux et son chômage en vue. Et voici qu'il revient, quelques jours après, le sourire aux lèvres, un bouquet à la main, et des gants du meilleur faiseur qu'il pose soigneusement sur le rebord de la bibliothèque. Il était rasséréné.

Aujourd'hui, les gens qui avouent leur chagrin sont rares, si rares. Avalent-ils des anxiolytiques? Sans doute. On enterre un époux, un frère, le regard lumineux. On s'excuse du retard apporté de ce fait à une tâche à l'évidence futile. Que répondre? L'indécence de montrer ses larmes a fait place à celle de n'en point avoir.

Ce garçon perdait une jeune femme d'une beauté préraphaélite, non que la mort l'eût saisie, mais un «autre», plus enjôleur. Il perdait son travail et se débattait dans un procès intenté à son employeur malhonnête: il avait aux lèvres un sourire pâle, sans avoir bu plus que nécessaire, et il analysait les raisons de ses pertes avec un bon sens irréfragable, une absence d'amour-propre évangélique. Du coup, je bus, moi, plusieurs verres d'un vin rouge qui me restait sur l'estomac.

Le lendemain, à la place même où s'étaient trouvés ses gants, un *minuscule* gisait. C'était un pauvre livre, un livre de pauvre, de couleur bleu pétrole comme un imperméable bon marché, relié d'une couverture en matière plastique: oui, un imperméable. Le même bleu triste que le manteau de pluie de notre visiteur. Un *minuscule*! Qu'ai-je dit là. Le mot évoque les petites éditions précieuses, lumineusement miniaturisées pour être tenues dans la main, et bercer un voyage, ou être consultées dans le creux de la main, comme ces tout petits

volumes de poèmes que publiait Guy Lévis Mano, où René Char et Supervielle se lisaient *autrement*. Ces fascicules toujours «manquent en place» dans les bibliothèques, on doit aller les consulter dans les Réserves, dévêtus rituellement, et contraints d'apprendre par cœur, dès lors qu'on interdit de prendre des notes. Mais quelle satisfaction de réciter une litanie devant ce petit livre au papier grenu, pâle et souple comme un parchemin. La mémoire ici retrouve ses droits, dans ce monde iconoclaste. Or celui-ci était un minuscule minable, fabriqué pour faire écho à *minus*: sec et lamentable. Cet ouvrage spartiate était un *Nouveau Testament* donné par les Gédéons.

Ce garçon, ma parole, non seulement était revenu à une pratique religieuse que nous ne lui connaissions pas, mais il avait été convaincu par un curé de paroisse de trouver sa voie dans le prosélytisme. Ou pire, une secte l'avait enrôlé pour lire et faire lire dans les évangiles les prémisses d'un monde meilleur. Je l'imaginais, cravaté de sombre comme nous l'avions vu, lisant son petit livre minable dans le métro avant d'arriver chez nous, et d'y prêcher le détachement. Ces sourires décalés, cette sérénité suspecte trouvaient enfin leur explication. J'appréciais, dans son prosélytisme, son silence, mais me rebellais de cette présomption.

Cet ouvrage en trop m'a troublée tout un jour. Objet fétiche, difficilement jetable, comme le buis béni de l'enfance, il était là, dépourvu d'odeur, vaguement nostalgique, non lisible, non pas illisible, imposant sa présence avec l'indiscrétion des pauvres plantés devant la porte des grands hôtels. Tout juste ai-je pu l'oublier, le perdre dans ma bibliothèque, d'où un déménagement l'a fait surnager il y a peu. «Pourquoi as-tu conservé cela? m'a demandé mon compagnon. On en distribuait par force sur le parvis de la Fac. Je m'étais laissé faire. Tu t'encombres toujours de *trop* de choses».

Jacqueline Chénieux

Jacqueline Chénieux a publié des contes dans les revues Le Nouveau Commerce, Non-lieu et Pleine Marge, ainsi qu'un recueil aux éditions Coprab, Montpellier.